



## ESSAI Traduire en féministe, c'est produire du commun



**Sur les bouts de la langue. Traduire en féministe/s, de Noémie Grunewald, la Contre-Allée, 192 pages, 19 euros**

« La traduction est un échec permanent. » Cette constatation, à laquelle pourraient souscrire traductrices et traducteurs dans leur ensemble, ainsi d'ailleurs que bien des destinataires de littérature traduite, peut paraître banale, le point de départ obligé de toute réflexion sur « l'acte de lecture le plus intime qui soit ». Elle l'est moins quand il s'agit, comme l'annonce Noémie Grunewald, de « traduire en féministe/s ». D'abord, parce que les concepts et les lexiques féministes, et aussi, d'une autre manière,

décoloniaux, n'existent pas dans toutes les langues avec la même temporalité. Des mots dont l'existence est un fait ancien en anglais peuvent faire irruption en français sans crier gare, donnant lieu parfois à d'étonnantes variations.

Noémie Grunewald cite ainsi l'embarras causé par la paire « fem/butch » au premier traducteur de *Peau*, de Dorothy Allison. Le premier terme est ainsi rendu selon les cas par « passive », « femme », « fille », « femme fatale », et le second par « active », « butch », « mec », « lesbienne-butch », « féminin (qui) fait mec ». Elle n'hésite pas à employer le mot « lutte » pour raconter les difficultés qu'elle rencontre pour « retranscrire dans toute leur subtilité des notions aussi précises que "female-ness", "femininity" ou "womanhood" ».

Même des mots a priori sans problème imposent des choix complexes, comme le mot « thinker », neutre en anglais, mais qui ne peut se passer d'une réflexion sur le genre. Dans ce cas, la solution a été la création de « penseur/e/s ». L'autrice se fait d'ailleurs l'écho de la réflexion des féministes américaines qui voient dans la traduction en français (du Québec ou de France) l'occasion de « déneutraliser » leurs textes.

Noémie Grunewald propose avec cet ouvrage, nourri à la fois de sa biographie et de références précises et utiles, une approche passionnante non seulement des problèmes de la traduction, mais des conditions d'émergence d'une langue en position dominée, pour « traduire en produisant du commun ». ■

**ALAIN NICOLAS**

## ESSAI Un chroniqueur de son temps...



**Le Témoin jusqu'au bout. Une lecture de Victor Klemperer, de Georges Didi-Huberman, Éditions de Minuit, 160 pages, 16 euros**

C'est un homme « qui note », un peu comme Dante le dit dans son Purgatoire. Mais pour Victor Klemperer il n'y eut jamais ni purgatoire ni paradis. Il n'y eut jamais que l'enfer – du monde totalitaire, du nazisme, de l'antisémitisme – à Dresde, dans son enfer quotidien dont il a voulu raconter les faits et gestes, les crimes inimaginables, et surtout le langage. Que ce soit dans son

pour témoigner « jusqu'au bout ». Avec Klemperer, nous sommes « devant le temps », pour reprendre un titre de Georges Didi-Huberman, qui nous donne son nouvel essai le *Témoin jusqu'au bout*. Il y explique que Klemperer n'est pas un simple « descripteur » du langage, « c'est tout aussi bien le chroniqueur d'un temps ». Le 27 mars 1938, Klemperer rapporte : « J'en suis venu petit à petit à abandonner tout espoir : Hitler est bel et bien l'élu de son peuple. »

Mais comme le montre Didi-Huberman, Victor Klemperer fait partie de ces « résistants au langage totalitaire » qui n'ont jamais renoncé à espérer dans la langue. Ce que Spinoza avait appelé le « conatus », ou encore l'« effort tendu de la vie même », fut la grande force de Klemperer, avec l'expression « malgré tout » qui revient si souvent dans son *Journal*. C'est l'art du narrateur Klemperer, fondé sur le montage de mille petites choses décrites, comme lorsqu'il nota, le 30 mai 1933 : « Dans un magasin de jouets, un ballon d'enfant avec la croix